

elle n'est pas très-hardie et fuit l'aspect de l'homme. Les reptiles venimeux n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi nombreux que dans le continent voisin.

Des écrivains anglais ont proposé de changer le nom de Terre Van-Diemen en celui de Petite-Bretagne ou de Nouvelle-Bretagne. Il faut être bien étranger à tout sentiment de convenance et de délicatesse pour énoncer une opinion de ce genre. Espérerait-on par ce changement faire oublier que c'est un navigateur hollandais qui a découvert cette île? La tentative serait aussi vaine que ridicule. Le nom de Terre Van-Diemen doit rester, parce qu'il rappelle celui du gouverneur général, qui sut illustrer son administration par l'exécution de projets glorieux et utiles. Si toutefois un autre dénomination pouvait être substituée à celle que cette île a portée jusqu'à présent, l'équité veut que celle-ci ne soit échangée que contre celle de *Tasmanie*; elle apprendrait à ceux qui l'ignorent encore, qu'Abel Tasman révéla le premier à l'Europe en 1642 l'existence de cette contrée australe.

VOYAGE

DE JOHN OXLEY,

A L'OUEST DES MONTAGNES BLEUES,
DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

(1817 ET 1818.)

On a vu précédemment que Phillip désirant connaître l'intérieur du pays à l'ouest de Sydney, fit lui-même une excursion de ce côté; il pénétra jusqu'à une soixantaine de milles. Le peu d'élévation apparente des montagnes Bleues, et leur uniformité n'avaient pas permis de soupçonner toute la difficulté de la reconnaissance de ces monts. Plusieurs déportés cherchant à se dérober à l'esclavage, tentèrent de franchir cette chaîne redoutée; quelques-uns de ces malheureux trouvèrent la mort dans cette entreprise, et les autres furent contraints d'y renoncer. Trop occupé des soins que l'administration de la nouvelle colonie exigeait impérieusement, Phillip ne

put pas s'occuper aussitôt qu'il l'aurait voulu de satisfaire sa curiosité et celle de ses compatriotes sur ce point important; il se contenta dans les premiers temps d'envoyer quelques hommes pour escalader les cimes : ceux-ci revinrent sans avoir pu réussir.

Enfin au commencement de décembre 1789, il fit partir le lieutenant Dawes pour ce voyage aventureux. Celui-ci se mit en route avec un petit détachement de troupes et des vivres pour dix jours de marche; après neuf jours de fatigues et de danger, Dawes revint à Sydney sans avoir pu s'avancer au-delà de neuf milles dans l'intérieur des montagnes; il avait été arrêté par des ravins impraticables, par des chaînes de rochers très-hautes, très-escarpées et bordées de précipices.

Huit mois après, c'est-à-dire en août 1790, le capitaine Tench partit pour la même expédition avec d'autres officiers et une escorte de soldats. Ils furent absens six jours; ils avaient marché au sud-sud-ouest de Paramatta, et rencontré une rivière qui coulait au nord; c'était le Nepean; partout il avaient aperçu des vestiges de sauvages. Cette seconde excursion ne fut pas plus heureuse que la première.

Au mois d'avril 1791 Phillip alla lui-même une seconde fois vers l'ouest, jusque sur les bords

du Hawkesbury; mais il ne découvrit rien d'important.

Ces mauvais succès semblaient avoir découragé le gouvernement; et si l'on en excepte quelques tentatives particulières, non moins infructueuses que les précédentes, il ne fut rien fait pour la reconnaissance des pays de l'ouest. Enfin au mois de septembre 1793, le capitaine Paterson qui avait déjà parcouru le pays des Hottentots, dans l'Afrique méridionale, fut chargé d'une nouvelle expédition. Un officier, un employé du gouvernement et un chirurgien de la colonie accompagnaient Paterson; on leur donna un détachement de soldats, parmi lesquels il y avait des montagnards écossais accoutumés à gravir sur les montagnes; quelques naturels devaient servir de guides et d'interprètes. On fit construire des canots pour remonter le Hawkesbury-River aussi haut qu'il serait navigable, et l'on chargea ces embarcations de vivres pour six semaines, de munitions, d'échelles de cordes, de grapins, de cordages. Il paraissait impossible de réunir des moyens de succès plus nombreux et plus assurés; car Paterson lui-même était accoutumé dès sa plus tendre enfance à escalader les montagnes les plus difficiles de l'Ecosse sa patrie, et s'était familiarisé par ses longs voyages dans les désert de l'Afrique avec toutes les privations d'une

telle entreprise. Toutes ces précautions échouèrent cependant contre les obstacles, et le courage de Paterson dut céder, comme celui de ses devanciers, aux difficultés prodigieuses de sa mission.

Les canots partis de Port-Jackson entrèrent dans Broken-Bay, puis remontèrent le Hawkesbury, et le quatrième jour arrivèrent à Richmond-Hill. En 1789 la marche de Phillip avait été arrêtée dans cet endroit par des rapides que ses bateaux trop chargés n'avaient pu passer. Paterson surmonta cet obstacle en laissant ses grands canots et en avançant au-delà de Richmond-Hill avec d'autres plus petits et plus légers. Le cours de la rivière venait de l'ouest; une autre branche traversait une gorge qui formait une séparation entre les terres hautes vues de Richmond-Hill. Paterson ne pénétra dans cette ouverture qu'avec beaucoup de difficultés et quelques dangers, car dans l'espace de dix milles, il dépassa cinq cascades, dont une avait une vitesse de plus de dix à douze milles à l'heure; au-delà la rivière n'avait pas plus de 45 pieds de largeur, et coulait avec une certaine rapidité à cause des pluies qui l'avaient gonflée. Bientôt la navigation devint impraticable; il fallait passer au milieu de gros blocs de rochers et de troncs d'arbres, qui avaient été entraînés par les torrens, et que l'on ne voyait

pas toujours: l'un des deux canots fut submergé; l'autre échoua sur un tronc d'arbre qui le défonça. Vainement la troupe voulut continuer sa route vers l'intérieur des montagnes; les chutes d'eau se multipliaient; l'une d'elles n'avait pas moins de 400 pieds de hauteur perpendiculaire; d'effroyables précipices se présentaient de toutes parts; une crête de montagnes escaladées en faisait voir d'autres plus arides encore et plus inaccessibles: il fallut enfin se résoudre à rebrousser chemin. Les voyageurs étaient allés dix milles plus loin que l'on n'avait fait avant eux: l'affluent du Hawkesbury qu'ils avaient découvert, fut nommé *Grose-River*.

De ce point où ils étaient arrivés, ils avaient en face un très-grand pic, que l'on nomme Pic-Harrington: on rencontra bien peu de sauvages. Ce fut dans cette occasion qu'on communiqua pour la première fois avec les Be-dia-gal qui vivaient dans les forêts voisines du Hawkesbury, et qui différaient des naturels de Port-Jackson et de ceux de Botany-Bay par les mœurs, le langage, la manière de vivre, et surtout par leur constitution physique, tous les individus de cette race ayant les bras et les cuisses d'une longueur démesurée par rapport au reste du corps.

Un an n'était pas encore écoulé, lorsque Henri Hacking, qui avait été quartier-maitre du *Sirius*,

homme audacieux et déterminé, partit le 20 août 1794, à la tête de quelques hommes intrépides comme lui, pour franchir ces montagnes regardées comme impraticables. Les efforts de Hacking et de ses compagnons ne furent pas tout-à-fait inutiles ; ils pénétrèrent environ vingt milles plus loin que ceux qui les avaient précédés. Après avoir franchi plusieurs cimes très-élevées, Hacking fut contraint de rétrograder. Au-delà des différens pitons qu'il venait de reconnaître, et qui formaient dix-huit crêtes qu'il avait traversées, les montagnes présentaient de nouveaux plans, qu'il jugea plus inaccessibles encore que les premiers. Du nord au sud ces montagnes formaient comme un immense boulevard inexpugnable sur tous les points et de la plus effrayante aridité ; le sol jusqu'à la moitié des hauteurs paraissait assez bon, et fournissait l'abri et la nourriture au kangorou rouge, que l'on vit alors pour la première fois. Un grès rougeâtre et ferrugineux constituait la masse apparente de ces pitons intérieurs : des débris immenses de ces rochers avaient couvert les vallées intermédiaires, où l'on observa dans plusieurs endroits des mares dont l'eau avait une teinte rougeâtre. Partout on vit des traces des ravages que les vents exerçaient ; les flancs des montagnes exposés au sud et au sud-est étaient jonchés de grands arbres déracinés. Parmi

ces monts affreux on ne put apercevoir qu'un seul sauvage qui s'enfuit précipitamment à la vue des Anglais.

Bass qui le premier découvrit le détroit auquel la reconnaissance publique a décerné son nom, aimait trop les entreprises extraordinaires pour ne pas tenter le passage des montagnes Bleues. Dès le mois de juin 1796 il partit avec un petit nombre d'hommes, dont le courage et l'adresse lui étaient également connus. « Jamais, dit Péron, une audace plus grande ne fut déployée dans une tentative de ce genre : les pieds et les mains armés de crochets de fer, Bass à diverses reprises escalada d'horribles montagnes taillées à pic. Arrêté plusieurs fois par des précipices, il se faisait descendre avec des cordes au fond de leurs abîmes : tant de dévouement ne servit à rien ; et Bass après quinze jours de fatigue et de dangers inouïs revint à Sydney, confirmant par sa propre impuissance tout ce qu'on savait déjà de l'impossibilité de franchir ces remparts extraordinaires. Du sommet d'un piton très-élevé qu'il avait atteint, Bass découvrit devant lui à la distance de quarante à cinquante milles, une seconde chaîne de montagnes d'une élévation plus grande que toutes celles qu'il venait de traverser, et l'espace intermédiaire ne présentait ni moins d'obstacles, ni moins de dangers que celui qu'il avait

parcouru d'abord. Dans cette périlleuse excursion, Bass et sa troupe eurent surtout à souffrir de la disette d'eau douce ; leurs provisions s'étant épuisées, et ces montagnes arides ne leur laissant aucun moyen de la renouveler, ils se virent bientôt réduits aux tourmens de la soif la plus dévorante. « Si parfois, me disait ce voyageur intrépide, nous venions à rencontrer un peu de terre humide, ou même quelque reste de boue dans les creux des rochers, alors appliquant nos mouchoirs à la surface de ces substances, nous les sucions avec force pour en exprimer le peu d'humidité qu'elles conservaient encore. »

Dégoûté par tant de sacrifices et d'efforts inutiles, le gouvernement anglais resta pendant plusieurs années indifférent sur le passage au-delà des montagnes Bleues ; enfin Péron et ses compagnons parvinrent, à force d'en entretenir le gouverneur King, à lui persuader vers la fin d'octobre 1802 de diriger une nouvelle expédition vers ces montagnes. La conduite en fut confiée à Bareillier, émigré français, ingénieur de la colonie, aide-de-camp du gouverneur. Péron aurait bien voulu faire partie de cette excursion intéressante ; mais King ne crut pas devoir étendre sa complaisance jusqu'à ce point. A tous les soins de prévoyance employés dans les expédi-

tions antérieures, on ajouta la précaution très-naturelle de placer de distance en distance de petits postes, qui se multipliant à mesure qu'on avançait dans l'intérieur des montagnes, établissaient une chaîne active de communication entre le gros de la troupe et les établissemens anglais les plus voisins. Bareillier ne fut cependant pas plus heureux que ne l'avaient été les autres ; il paraît même qu'il ne put pas pénétrer aussi loin que quelques-uns de ses devanciers : il ne rapporta de cette pénible course qu'un petit nombre d'échantillons de grès analogue à celui qui forme le rivage de la mer, et qui se reproduit dans toute l'étendue du pays couverte par les montagnes.

On ne devait pas d'après ces tristes résultats être surpris de la sorte de crainte religieuse des sauvages des environs de Port-Jackson pour les monts. « C'est là, selon eux, dit Péron, que réside une espèce d'esprit ou de dieu malfaisant. Du sommet de ces montagnes inexpugnables, ce dieu terrible leur envoie la foudre, les vents brûlans et les inondations qui dévastent alternativement leur pays. »

Enfin en 1813 on parvint à franchir ces montagnes, regardées si long-temps comme la limite de la colonie à l'ouest. L'excessive sécheresse avait détruit presque toute l'herbe et tari la plupart des sources ; le gros bétail éprouvait une

mortalité effrayante. Ce fut alors que le lieutenant Lawson accompagné de MM. Blaxland et G. Wentworth essayèrent de franchir ces monts, dans l'espérance de trouver au-delà un pays où leurs troupeaux trouveraient à se nourrir pendant la saison sèche.

Ayant traversé le Nepean et les plaines de l'Emeu, ils gravirent sur la première chaîne de montagnes, où pendant long-temps ils ne rencontrèrent que des ravines profondes et des défilés si étroits, qu'ils commencèrent à désespérer du succès de l'entreprise. A la fin cependant ils furent assez heureux pour rencontrer un chaînon principal qui formait une séparation; ils voyagèrent le long de sa crête, et observèrent qu'elle les conduisait à l'ouest. Après avoir souffert bien des fatigues, ils furent à la fin récompensés de leur persévérance par la vue d'un pays qui au premier aspect promettait tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Ils descendirent de cette terre promise par une montagne escarpée, qui fut ensuite nommée Mont-York, et dont le sommet est à 3292 pieds au-dessus du niveau de la mer. La vallée à laquelle elle conduisait, et qui a reçu le nom de vallée de Clwydd, était couverte d'herbes et arrosée par un petit ruisseau qui coulait à l'est; il devait par conséquent tomber dans le Nepean.

Ils allèrent à dix milles au-delà du Mont-York par un pays ouvert, mais entrecoupé de collines escarpées. Comme le ruisseau coulait à l'est, il était évident qu'ils n'avaient pas encore franchi la chaîne où ils supposaient que devaient se trouver les sources des eaux qui coulaient à l'ouest; toutefois ils étaient parvenus assez loin pour l'objet qui les avait amenés, et ils se convainquirent qu'il n'existait pas des obstacles assez sérieux pour empêcher de pénétrer plus à l'ouest.

Leurs provisions étaient presque épuisées; ils retournèrent donc à Sydney après une absence d'un peu plus d'un mois. La nouvelle de leurs découvertes fit naître de nouvelles espérances aux colons, qui commençaient à craindre que les limites étroites de leur territoire ne fournissent pas long-temps une nourriture suffisante à leurs troupeaux, dont le nombre augmentait considérablement.

Le gouverneur Macquarie résolu à ne pas laisser échapper une occasion si favorable de connaître une plus grande partie de l'intérieur, donna ordre à M. Evans, sous-ingénieur, d'aller avec un détachement continuer les découvertes que l'on venait de faire. Celui-ci passa le Nepean le 20 novembre 1815, et le 26 atteignit le point où Lawson et ses compagnons avaient terminé leur voyage: continuant sa route à l'ouest, il tra-

versa un pays entrecoupé de montagnes; l'herbe y était fort bonne, et les vallées bien arrosées; enfin le 30 il trouva une petite rivière qui coulait à l'ouest, et qu'il nomma Fish-River; il en suivit les bords jusqu'au 7 décembre, voyageant dans une très-belle région qui lui parut susceptible d'être cultivée. Arrivé alors sur les bords d'une autre rivière qui venait du sud, il lui donna le nom de Campbell-River, et à celle qui résultait de leur jonction celui de Macquarie-River; il continua de marcher le long de celui-ci dans la direction du nord-ouest, jusqu'au 18 décembre, dans un canton dénué de forêts, bien arrosé, et offrant tous les avantages qu'on peut espérer d'une contrée dans l'état de nature. Il vit beaucoup de kangourous et de casoars; la rivière était très-poissonneuse, et pendant toute la durée de son excursion il ne rencontra que six indigènes, savoir, deux femmes et quatre enfans; cependant à son retour il aperçut beaucoup de feux dans le voisinage des montagnes. Le 8 janvier 1814 il fut de retour aux plaines de l'Emeu, ayant parcouru près de cent milles en ligne droite depuis le Nepean-River.

Sur le rapport de M. Evans, le gouverneur Macquarie pensa qu'il serait possible d'ouvrir une route sur toute la distance déjà reconnue, et décida de faire jouir au plutôt la colonie des

ressources que la découverte d'un territoire si vaste et si fertile semblait lui ouvrir.

En conséquence des moyens qui furent mis à la disposition de M. G. Cox, magistrat de Windsor, à qui la surveillance et la direction des travaux furent confiées, la route fut terminée au commencement de 1815, et des voitures chargées purent y passer. Elle avait cent et un milles de longueur; pendant les cinquante premiers, elle suivait une crête étroite des montagnes Bleues, bordée de chaque côté de ravines profondes et de rochers escarpés; sa portion tracée sur les flancs du Mont-York fit, par la peine qu'elle coûta et par la grandeur de l'ouvrage, beaucoup d'honneur à ceux qui l'avaient exécutée. Cette importante entreprise achevée, le gouverneur se décida à visiter un pays dont on avait fait un tableau si favorable, afin de juger par lui-même s'il était probable que les vives espérances qu'on en avait conçues pussent se réaliser. Il se mit en route le 21 avril avec sa femme et plusieurs personnes attachées au gouvernement, entre autres Cox qui avait fait la route, Oxley, ingénieur général, Evans, sous-ingénieur, un peintre, etc.

Le 25 avril on quitta les plaines de l'Emeu, et l'on commença à monter à travers de belles forêts; la pente du chemin était très-douce: quand on fut à seize milles, l'aspect du pays changea; les

arbres n'étaient plus si haut ; le sol était rocailleux et stérile ; les montagnes devenaient plus escarpées et très-raboteuses : on s'y engagea et on les suivit pendant vingt-six milles jusqu'à un vaste plateau , qui forme le sommet des monts de l'ouest, et d'où l'on jouit de la plus belle perspective : elle s'étend à l'est jusqu'à Windsor , Prospect-Hill et aux bords du Hawkesbury-River. Ce plateau fut nommé Kings-Table-Land. Il est suivi de la vallée pittoresque du Prince-Régent, qui aboutit au bout de quatre-vingt-onze milles à l'amphithéâtre de Pitt, formé par une enceinte de montagnes majestueuses , et se prolonge au-delà pendant dix-sept milles. La route, après avoir passé le long de la chaîne qui forme un des côtés de la vallée, se termine brusquement sur les bords d'un précipice qui a près de 666 pieds de hauteur perpendiculaire ; après des circuits de plus d'un mille de longueur sur le flanc du Mont-York, on entre par le défilé ou col de Cox dans la belle vallée de Clwyd. La rivière qui l'arrose et la borne à l'ouest, fut avec bonne raison nommé Cox's-River. Du pied du Mont-York au col du Cox's-River, la vallée a six milles de longueur ; ensuite les montagnes recommencent : c'est à trois milles au-delà que M. Blaxland et ses compagnons s'arrêtèrent. Quand on réfléchit à toutes les difficultés qu'ils eurent à surmonter,

surtout avant d'avoir descendu le Mont-York, où ils ne parvinrent qu'à travers des broussailles épaisses, qu'il fallait abattre de chaque côté pour frayer un passage à leurs chevaux de bagages, on ne peut assez admirer leur persévérance à supporter des fatigues qui avaient altéré leur santé. En mémoire de leurs travaux, leurs noms furent imposés à trois montagnes.

L'espace de seize milles qui sépare le Cox's-River du Fish-River est rempli de hautes montagnes et de vallées étroites ; par conséquent ce trajet est très-difficile et très-fatigant pour le bétail. Cette chaîne reçut la nomde Clarence's-Hilly-Range ; et celui de M. Evans fut donné à une montagne qu'il avait vue le premier, et dont le sommet couronné de rochers disposés en forme circulaire offre l'apparence d'être surmonté d'un fort. Le pays continue à être montueux ; mais les pâturages en sont très-beaux ; et il perd de son caractère d'aspérité à mesure que l'on s'approche de la vallée de Sidmouth, qui est à huit milles du col du Fish-River. Alors on arrive dans un canton uni, et le seul que l'on ait vu dégagé de forêts ; en revanche il est tapissé d'une grande variété d'herbes et de plantes, où sans doute les botanistes trouveraient une moisson abondante. Cette jolie petite vallée est bordée de montagnes boisées, et